

SIMONE WEIL, 1909 - 1943

D'abord le titre : un nom, deux dates, la naissance, la mort ; entre les deux, une vie à découvrir.

espace théâtral

Une scène presque vide (relativement grande), des rideaux noirs qui limitent l'espace de tous côtés. Un escalier (noir) à droite du plateau, qui permet à l'actrice jouant Simone Weil d'entrer par la salle une fois que les spectateurs sont installés et de se fondre parmi eux de la même manière à la fin de la représentation.

Sur scènes, deux praticables composés de deux marches chacun, se terminant par un plateau (le tout évidemment peint en noir pour ne pas attirer l'attention d'une manière gênante).

Et au centre du plateau, accroché entre les rideaux noirs du fond, un écran blanc qui servira au début et à la fin du spectacle à projeter le visage de Simone Weil (le plus grand possible selon la distance du projecteur).

mise en scène

Pour la mise en scène, je ne me suis basée sur aucune théorie, j'ai simplement laissé agir sur mon subconscient les textes de Simone Weil que j'avais assemblés pour construire le spectacle, et la forme de cérémonie que j'ai adoptée au cours des répétitions. Les déplacements des comédiens qui se faisaient d'une manière triangulaire m'ont semblé correspondre à une sorte de rituel qui me convenait et que j'ai accentué volontairement au cours du travail. Les comédiens, d'ailleurs, ne sont jamais face au public, excepté Danielle Netter durant la lettre à Bernanos, mais elle est prise alors par un projecteur très violent (blanc) qui n'éclaire que son visage et ses mains tenant les lunettes.

texte

Je ne l'ai guère changé au cours des répétitions, j'ai simplement mis au présent des phrases qui étaient au passé et j'ai fait dire par la récitante le texte concernant la rencontre de Simone Weil avec le Christ ; je voulais ainsi garder un mystère et préserver la pudeur du personnage de Simone grâce à cette distanciation (à cet instant elle est dos au public, face à la récitante, elle écoute, elle revit cette rencontre, mais ce mystère ne parvient au public que par une autre voix).

La présence de trois acteurs (servants de cette cérémonie) s'est imposée à moi dès la construction du texte. La musicalité des voix, le choc des sensibilités, l'intensité de l'écoute entre nous, devaient, me semblait-il, créer une dynamique utile à la représentation : l'une, Danielle Netter, incarne Simone Weil, les deux autres ont le rôle du chœur antique et le regard qu'ils portent sur le déroulement de l'action doit accentuer la solitude de l'héroïne.

Les principaux gestes de Simone, il y en a peu.

Elle entre dans le noir par la salle pour que sa voix surprenne les spectateurs et nous-mêmes, sur scène. Nous allions parler d'une morte, elle se matérialise. Elle monte sur la scène qui va être durant une heure trente son espace vital, et elle va retrouver des lambeaux de temps, comme des images déchirées que l'on tente de recoller, d'où ces déplacements dans des zones de lumière bien précises et très crues qui découpent l'espace théâtral et l'isolent chaque fois du reste du plateau. Elle s'agenouille une fois, mais pas quand le récitant décrit cet instant : « *Quelque chose de plus fort qu'elle l'a obligée pour la première fois de sa vie à se mettre à genoux* » : cela aurait été une illustration sans intérêt du texte qui se suffit à lui-même. Mais je l'ai fait tomber à terre, épuisée, en disant : « *Je ne peux faire aucun usage de ces pensées et de toutes celles qui les accompagnent dans mon esprit, je suis un instrument pourri.* » C'est un moment de désespoir intense, de rupture, elle sait que son corps la trahira toujours, qu'entre la mission dont elle se sait investie (à la manière

d'Antigone), l'intelligence qu'elle possède, le désir de changer le monde qui la taraude, il y a ce corps sans force qui est son pire ennemi, et j'ai, par cette chute, voulu décrire la seule défaite d'un être qui est pour moi la verticalité même.

Sa sortie de scène, quand elle dit : « *Si seulement je savais disparaître, il y aurait union d'amour parfait entre Dieu et la terre...* », est le seul effet théâtral que je me sois autorisé. Je trouvais beau que sur cet écran blanc qui symbolise pour moi l'au-delà, son ombre envahisse l'espace, grandisse comme l'aile d'un grand oiseau blessé, et que dans les plis de la cape qui a envahi l'écran, le visage de Simone Weil renaisse comme au début... L'ombre disparaît dans la salle ; avec Danielle, l'actrice s'efface, l'héroïne revient avec le visage qu'elle a pour moi, celui d'une enfant géniale qui a trouvé dans l'autre monde la réponse à ses questions, c'est du moins mon espoir, et c'est pour cela que j'ai souhaité terminer cette évocation par son poème « *La Porte* » : « *Seul l'espace immense où sont le vide et la lumière/ Fut soudain présent de part en part, combla le cœur,/ Et lava les yeux presque aveugles sous la poussière.* »

En principe, et je le désire, il y a un débat à la fin du spectacle ; la plupart des spectateurs reste, ce qui est une preuve d'intérêt, l'échange a toujours été chaleureux. Cela nous permet de réfléchir ensemble aux questions posées par Simone Weil. C'est cela le sens de ce spectacle : des êtres passent de l'autre côté du miroir, mais ils ne meurent pas, car l'héritage qu'ils nous laissent est si déroutant qu'il est la vie même.

le choix des lumières

Elles doivent isoler les personnages. Je ne veux pas de plein feu ; simplement des zones lumineuses qui prennent les personnages en gros plan si nécessaire, les éloignent, ou les font disparaître au gré de l'action, et ces lumières doivent naître et s'effacer selon un certain rythme qui fait partie du jeu.

les musiques

Dies irae (Penderecki) : la douleur des hommes exprimée dans cette composition est vécue dans sa chair par Simone Weil de son plus jeune âge à sa mort.

Kol nidrei : parce que cette musique, qui me touche beaucoup, me paraît indiquer à quel point, malgré sa volonté d'universalité, Simone Weil est, par sa révolte, sa brûlure, son intelligence angoissée, juive.

Monteverdi : parce qu'elle l'aimait et que les thèmes choisis doivent souligner la dimension poétique de certains passages.

Les chants de la guerre d'Espagne : pour remettre les gens dans cette actualité, la musique supplée au manque d'images.

La chanson **La despedida**, tout à la fois pour son désespoir et son espoir peut-être en des temps meilleurs.

Le chant grégorien : parce que, par son dépouillement et sa rigueur, il est le symbole parfait de ce que je voudrais que nous atteignions dans ce spectacle.

le choix des couleurs

Cérémonie en trois couleurs.

Rouge : l'âme, le sang, la flamme (les pull-overs des récitants, les brochures toujours présentes, l'écran pour la guerre d'Espagne).

Noir : image de la terre, la sévérité, l'austérité, le refus des illusions, et la cape posée sur les épaules de Simone, l'idée du sacre d'un chevalier, et la traversée nocturne des mystiques vers une vie renouvelée.

le **Blanc** de l'écran : l'au-delà, la douceur, le mystère des commencements et des fins, l'ultime couleur, la non-couleur.

le choix de danielle netter

La chance pour le spectacle. Je l'ai rencontrée avant de faire le montage auquel je pensais déjà, je ne l'avais pas vue jouer, mais sa ressemblance avec Simone Weil a fait que j'ai su tout de suite que c'est elle qui l'incarnerait.

Mais ma reconnaissance s'adresse à tous ceux qui ont permis à ce spectacle de vivre. Danielle Netter et sa compagnie HISTOIRE ET THEATRE. Denis Daniel avec son intelligence du texte, sa sobriété, son aisance à se glisser dans les différents personnages qu'il représentait.

affinités théâtrales

La sauvage de Jean Anouilh. En 1938, cette pièce a bouleversé Simone Weil. En sortant du théâtre, elle éclate en sanglots. Sans doute s'est-elle reconnue en Thérèse quand cette dernière dit : « *J'aurai beau tricher et fermer les yeux de toutes mes forces... Il y aura toujours un chien perdu quelque part qui m'empêchera d'être heureuse...* » Mais, même pour être heureuse, Simone n'a jamais essayé de tricher.

Phèdre de Jean Racine. J'ai toujours pensé aux derniers vers de Phèdre :

« *Et la mort, à mes yeux déroband la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.* »

Quand Simone (Danielle Netter) dit ces derniers mots : « *Si seulement je savais disparaître, il y aurait union d'amour parfait entre Dieu et la terre où je marche, la mer que j'entends. Que je parte, et le créateur et la créature échangeront leurs secrets... Voir un paysage tel qu'il est quand je n'y suis pas... A mesure que je deviens rien, Dieu s'aime à travers moi.* »

Claude DARVY